

La démarche de réédition des trois numéros de la revue *Os Cangaceiros*, publiés entre janvier 1985 et juin 1987, est une façon de partager ce plaisir que nous avons pris à lire ces textes, à en discuter, pour « *mettre de la méthode dans notre furie* ». À leur lecture nous avons été surpris (un peu effarés parfois) par les aspects toujours actuels de certains de leurs articles, analyses, pratiques ou réflexions.

Nos désirs de subvertir toutes choses sont en permanence traversés de contradictions entre nos conditionnements et nos envies, souvent elles-mêmes imprégnées de ce que l'on rejette. Les questionnements sur les moyens d'arriver à nos fins, la recherche d'une certaine cohérence entre théorie et pratique ne sont pas de simples exercices intellectuels, ni un passe-temps mais découlent d'une volonté intime d'en finir *réellement* avec ce monde qui ne nous entoure pas, mais nous englobe. Ainsi, « *le travail des mots est un moment de la lutte* », un moment pour prendre le temps de la réflexion critique. Si toutes les expériences sont singulières, elles se nourrissent néanmoins de passés qui ne sont pas nôtres. Vécus par d'autres, avec leurs interrogations, leurs limites, leurs expériences. Des passés qui peuvent alimenter le présent ou donner à lire une certaine vision de l'époque et des lieux qui furent les leurs – laissant parfois imaginer une certaine « proximité ». *Os Cangaceiros* sont de ceux-là.

Les trois numéros livrent une vision critique et active des années 80, loin de l'histoire officielle d'une pacification de toute révolte par l'arrivée de la Gauche au pouvoir en 81, ou de l'histoire de certaines *radicalités* qui se prétendaient déjà être seules à résister. Pour nous qui sommes nés dans les années 80, ou étions gamins, nous en avons une vision triste et souvent très parcellaire, comme si cette époque avait manqué d'un peu d'imagination. Souvenirs lointains et confus d'émeutes aux Minguettes, des badges « *Touche pas à mon pote* », de la montée du Front National, des « bavures » policières, de « grandes » grèves, de remous dans les « pays de l'Est »...

Pendant ses quelques années d'existence, l'association *Os Cangaceiros* prend part à différents conflits, tente de nouer des complicités, de rendre compte de situations, cherchant à créer par leur action des *scandales* et des liens entre les luttes isolées les unes des autres. Leurs formes d'agir furent multiples : publications de revues, livres et tracts, sabotages, vie en commun, refus du travail, système D pour trouver de la tune... Rien de bien exceptionnel pour un groupe de quelques individus se considérant comme une association de délinquants, de chômeurs-à-vie – certes *bavards* – mettant à profit leur temps libre pour imaginer des formes de destruction du vieux monde. Sans pour autant verser dans l'activisme gauchiste ou le militantisme armé – qu'ils critiquent même sévèrement. Ils se refusaient à se qualifier de « politique » et cherchaient par leurs pratiques à remettre en cause le principe même de politique comme activité séparée. Tout comme ils s'opposaient à la distinction entre prisonniers « politiques » et « droits communs ».

Il faut se plonger dans la lecture des quatre numéros de la revue *Les Fossoyeurs du Vieux Monde*, publiés entre 1977 et 1983 pour mieux comprendre l'apparition d'*Os Cangaceiros* quelques années plus tard. Initialement basé à Nice, un petit

groupe se constitue autour d'une revue par laquelle ils décident de rendre publiques, de *publiciser*, toutes leurs expériences communes de confrontation à ce (vieux) monde. Ce projet est fortement imprégné d'écrits situationnistes – mais pas seulement – dont ils relisent ou adoptent plusieurs concepts. « *Ne travaillez jamais* » et la « *Révolution du quotidien* » sont deux d'entre eux. Ils signent parfois leurs textes « Des situationnistes » – comme le fera plus tard Os Cangaceiros – tout en étant ignorés par les officiels du « mouvement situ » et les ouvrages consacrés au sujet. Ils réfléchissent à une « *clandestinité sociale* » nécessaire pour répondre à la « *nécessité de l'argent* ». Dans de longs textes, faits et méfaits de la guerre sociale côtoient une critique du quotidien. Écrits théoriques se mêlent à des réflexions plus personnelles. De sévères attaques contre les formes d'organisation se rendent complices d'une exaltation de la révolte, une « *esthétique du négatif* » où le plaisir dans la destruction est inséparable de toutes tentatives réelles de rupture. Précédant *Os Cangaceiros* qui écrira « *Nous n'avons qu'une seule forme de relation avec les groupes et organisations politiques : la guerre. Ils sont tous nos ennemis, il n'y a pas d'exception* », les textes des *Fossoyeurs* vomissent sur tous les partis, syndicats ou organisations – révolutionnaires ou non – avec parfois une fâcheuse tendance à voir en eux des « conspirations » étatiques. Une furieuse envie de rencontres et d'en découdre les traversent : « *Rarement autant ont éprouvé le besoin impérieux de sortir de leur isolement pratique, et rarement, paradoxe désolant, les rencontres n'ont véhiculé autant d'illusions et de prétentions disproportionnées... La stratégie des rencontres est fondée sur ce seul projet : la découverte des armes nécessaires à la pratique du bavardage, au bavardage pratique.* »

Fin mars 1982, dans le XX^{ème} arrondissement de Paris, un squat s'ouvre rue de l'Est dans un immeuble neuf encore partiellement inoccupé. Les nouveaux habitants s'accaparent les lieux et interdisent la rue aux flics, faisant ainsi une critique en acte des politiques d'urbanisme mais aussi des choix politiques consistant à squatter uniquement les lieux abandonnés. Après plusieurs mois le lieu est viré par une horde de flics malgré quelques résistances.

En mai 1983, le numéro quatre sonne le glas de la revue mais pas de l'expérience commune née des rencontres et bavardages autour d'elle. Ni de l'envie de s'affronter à la réalité.

Ces délinquants librement associés s'enflamment dans certains des conflits d'alors, préférant être à Vireux aux côtés des ouvriers en grève plutôt qu'avec les « anti-nucléaires » de Chooz, vagabondant des Asturies aux Minguettes, de la Grande-Bretagne à Nantes, de la Pologne à la gare TGV locale, où ils rencontrent quelques complices. En janvier 1985 paraît le premier numéro de la revue *Os Cangaceiros* – du nom de « bandits sociaux » qui parcouraient le Brésil au début du XX^{ème} siècle – dans laquelle l'ivresse de la Vodka polonaise et les carcasses calcinées des Minguettes font cause commune. Contrairement aux *Fossoyeurs du Vieux Monde*, la nouvelle revue n'aborde plus les questions et les réflexions sur la quotidienneté, les façons de se confronter, et contient moins de retours sur leurs rencontres collectives et/ou singulières ou d'analyses théoriques. Les textes – signés de pseudonymes – relatent des situations de conflits. Glissement de forme et de fond mais, comme dans *Les Fossoyeurs*, une volonté de sou-

tenir et de mettre en avant essentiellement les luttes en rupture avec toutes les organisations, partis ou syndicats que ce soit dans une usine, un collège ou en prison... L'année 1985 est traversée par des émeutes et des révoltes dans les prisons françaises. Os Cangaceiros fera une somme de sabotages, interventions et tracts afin de faire connaître les revendications de prisonniers, et dont ils publieront la liste dans le second numéro de leur revue, datée de novembre 1985. Hooliganisme, émeutes en Grande-Bretagne, révoltes ouvrières en Espagne et en Pologne sont aussi au sommaire de ce numéro. En décembre 1985, l'ensemble du tribunal de Nantes est pris en otage par deux accusés, aidés d'un complice, pendant plus de deux jours. Le système judiciaire se retrouve jugé, sous les yeux des médias, par ceux qu'il voulait envoyer mourir à l'ombre des barreaux. Os Cangaceiros se solidariseront par plusieurs sabotages et actes de vandalisme.

Courant 1987, est édité *L'Incendie Millénariste*, volumineux ouvrage consacré à plusieurs expériences millénaristes des siècles précédents. Elles sont analysées en tant que *mouvements sociaux* visant à la suppression des contraintes, *immédiatement*, sans médiations, contrairement aux hérésies et autres dissidences religieuses qui ne visent qu'à une critique – parfois radicale – des pratiques ou dogmes officiels [une réédition serait en cours]. Mais la diffusion de ce livre fut gênée par la pression des condés sur l'association clandestine depuis les derniers sabotages, poussant diffuseurs et libraires à le refuser.

En juin 1987 paraît le troisième et dernier numéro de la revue. Plus épais que les précédents, il regroupe des textes sur la prise d'otage de Nantes, la grève des étudiants en 1986, des cheminots de 1987, les luttes dans l'Afrique du Sud de l'Apartheid, etc.

De la fin avril 1989 à novembre 1990, de multiples sabotages sur des entreprises participant à des chantiers de construction de 13 000 nouvelles places de prison vont être réalisés, ainsi que des vols de plans de chantiers à venir ou le tabassage d'un architecte spécialisé. Afin, selon eux, qu'après avoir construit des murs, il apprenne à les raser ! L'ensemble de ces documents, plans et revendications seront publiés sous le titre *13 000 Belles* en novembre 1990 et diffusés grâce au vol de 10 000 étiquettes postales à France Telecom. La diffusion se fit donc « massivement » avec une attention particulière dans la manière de publiciser ce document : par exemple en envoyant dans des lieux publics, comme des bistrotts, dans l'attente de réactions, de *scandales*.

La pression des flics qui traquent les auteurs des récents sabotages est palpable. L'association se fait plus discrète. L'une des Os Cangaceiros – connue sous le pseudonyme de Andréa Doria – décède le 15 avril 1991. Malade depuis quelques années d'un cancer, elle avait décidé de stopper les traitements et tenté de se réapproprier sa fin de vie et sa mort dont elle choisit la date. L'année suivante, Os Cangaceiros publie un recueil de ses lettres, intitulé *N'Dréa*, dans lesquelles elle explique son refus des chimiothérapies et sa critique de la médecine. Puis, plus rien. Os Cangaceiros disparaît, s'éclipse. Essoufflé, divisé sur de possibles suites à l'association, sur le bilan, sur les contradictions apparues, traqué, le petit groupe de délinquants s'éparpille. « *La guerre sociale continue...* »

Au delà de ce que les textes et l'histoire d'Os Cangaceiros ont pu susciter en nous d'intérêt ou de questions, notre « proximité » reste critique, et notre intention n'est pas de susciter de l'admiration mais des bavardages pratiques. Nous ne cherchons pas de filiation historique, justifiant pensées et actes présents, ni à écrire l'histoire d'une « mouvance » politique : nous sommes orphelins volontaires d'une société domesticatrice et négateurs de tout projet de société. L'ensemble des personnes composant ce groupe ne purent éviter, au long de cette expérience commune, certaines des contradictions inhérentes à la lutte. Et c'est aussi en cela que leurs textes nous ont semblé actuels dans la mesure où ils sont une sorte de miroir de nos difficultés, ou parfois incapacités, à développer des complicités, à penser la complexité de ce qui nous oppresse.

Si s'associer c'est s'unir, comment ne pas reproduire les espaces de coercition que tout groupe ou projet induit sur ses membres ? Si refuser c'est s'exposer, comment rester dans l'*anonymat* de la guerre sociale ? Si lutter c'est s'organiser, comment éviter de se croire les plus malins, comment agir sans s'isoler et sans pour autant faire dans l'exemplarité ou l'avant-gardisme ? Si chercher des complicités c'est s'armer, comment ne pas fantasmer des « catégories sociales » désignées comme alliées ? L'ouvrier de Talbot ou de Cellatex n'est pas plus nihiliste que le jeune kid de Brixton ou la « caille-ra » de Marseille n'est rebelle en tant que tels. D'improbables complices sont en embuscade partout, dans n'importe quel quartier dégueulasse, dans les recoins grassex d'une usine, dans les puantes geôles de l'État, au pied d'une école dévastée par le feu ou dans la foule en attente au Pôle Emploi... Il *ne nous reste plus qu'*à nous rencontrer, à imaginer des possibles qui nous confrontent réellement à l'existant et ses contraintes.

Il y a plus de vingt ans comme aujourd'hui, on parlait de « multiplication » des émeutes ou des grèves sauvages hors du contrôle syndical, de « crise » et d'« ennemi intérieur », d'accentuation de la pression sociale ou de l'isolement.

Il y a plus de vingt ans comme aujourd'hui, la guerre sociale fait rage, en se foutant pas mal des prophétiques moments historiques ou du grand soir.

« *Rien n'est vrai, tout est permis...* »

Décembre 2009